

Ouvertures

Alain Mouchet

Je remercie les deux organisatrices, les collègues qui vont communiquer et les participants à cette 2^e journée du séminaire transversal, après le thème «quels terrains? » et avant le dernier sur « la temporalité» le 1/12/2016.

Je souhaite souligner que la posture du chercheur ou de la chercheuse constitue un enjeu important car au cœur de l'activité de recherche, peut-être encore plus en SHS que dans d'autres domaines. Elle semble irriguer cette activité de recherche.

Premièrement cette posture organise la cohérence entre les objectifs et l'objet de recherche d'une part, les choix des supports théoriques et méthodologiques d'autre part. Deuxièmement, elle oriente les rapports aux acteurs de terrain que le chercheur étudie en valorisant leur description, leur compréhension ou leur transformation. Enfin, elle influence l'engagement du chercheur, qui s'exprime en termes de proximité ou de distanciation vis-à-vis des participants ; distanciation volontaire, active, qui est aussi une forme d'engagement

La lecture des résumés m'amène à envisager le sens du terme posture autrement que sur le plan épistémologique, c'est-à-dire en ce qui concerne le mode de production des connaissances scientifiques qui sera privilégié. J'y vois aussi plusieurs choses, en lien avec l'attitude corporelle et l'alternative associée d'être en bonne ou mauvaise posture :

- L'idée d'un positionnement vis-à-vis des débats scientifiques et des attentes sociétales ;
- L'idée d'un dosage subtil sans cesse renouvelé, d'équilibre/de déséquilibre, de doutes et de dilemmes à résoudre, de zones d'ombre à clarifier, de tensions à lever et de certitudes à construire ;
- La dimension identitaire forte, avec notamment la pluralité d'identités qui se succèdent, se chevauchent, se mélangent ... Tour à tour chercheur, enseignant, formateur. Qui suis-je et quelle posture favorable adopter dans ces différents temps de mon activité professionnelle?

En conclusion, il s'agit d'un beau projet, qui devrait permettre de riches débats avec des contributions variées de chercheurs en sociologie, sciences de l'éducation ou STAPS. Cette diversité est constitutive du LIRTES.

Emmanuelle Maître de Pembroke

Je me réjouis de cette journée d'échange sur un sujet aussi important. C'est vraiment un sujet qui me tenait à cœur et que je souhaitais porter avec mes collègues. Tout d'abord parce que cette question est un point central pour toute recherche. La question de la posture est une des questions que se posent les doctorants tout au long de leur parcours. On n'engage pas un travail sur des années sans qu'il y ait des motivations fortes et un sens profond en lien avec son propre vécu. Quel que soit le thème ou le champ, le choix d'une question de recherche ne se fait pas par hasard et il y a donc un positionnement par rapport à cet objet de recherche qu'il est important d'interroger. En choisissant tel angle, tel ancrage épistémologique, telle méthodologie, on éclaire son sujet d'une certaine manière qui va lui donner forme, mais cet éclairage renvoie également au chercheur des informations sur lui-même, tel un miroir. C'est pourquoi, la question de posture interroge les questions d'identité, de choix et d'engagement. Ce n'est pas un hasard si l'anthropologie, tout comme la phénoménologie, parlent de « retournement du regard ».

Ce thème m'intéresse également car il interroge les mécanismes de compréhension, mais surtout de co-compréhension qui émergent des rencontres. Le sens est co-construit et le chercheur doit sans cesse s'ajuster au sens qui émerge des rencontres. Enfin, le terme « posture » renvoie à deux pôles qui s'articulent pleinement dans la recherche : celui du physique fait d'actions et de gestes et celui des valeurs. La posture n'est-elle pas aussi une manière visible de s'engager, de se tenir, de communiquer qui

expriment un positionnement à des niveaux plus profonds : les niveaux éthiques et déontologiques ? (Maitre de Pembroke, 2015).

Sigolène Couchot-Schiex : « Pourquoi un séminaire sur la posture de chercheur et de chercheuse ? »

Le constat d'une assignation.

A l'origine, une assignation critique : celle de chercheuse militante. Une étiquette attribuée par les autres : une assignation de position que j'ai longtemps pensée comme paradoxale.

Paradoxale ? L'introduction de la subjectivité du sujet est-elle nécessairement incompatible avec la recherche en sciences humaine ?

Je me propose d'identifier trois points de tension sur cette question de la posture :

1) Oser l'incertitude

Si l'on en croit Edgar Morin (1999, cité par Martine Arino, (*La subjectivité du chercheur en sciences humaines*), l'introduction du contradictoire et de l'incertitude peut se transformer en gain de complexité, en un élargissement complexificateur de la connaissance. La recherche en sciences humaine ne se doit-elle pas de s'éloigner de l'idée d'une recherche de vérité pour explorer des zones plus incertaines et pour gagner en compréhension ? Questionner ce qui nous échappe plutôt que vérifier ce que l'on connaît.

Ce qui nous échappe parce que le chercheur ou la chercheuse fait partie intégrante de ce questionnement qu'il ou elle se pose, de cet environnement qu'il ou elle analyse, dans lequel il ou elle est pris-e, compris-e dans son objet d'étude car il ou elle ne peut ni s'extraire de l'environnement observé, ni se placer en surplomb. Le risque encouru serait alors de n'observer qu'une surface extérieure, visible, de l'objet et non l'objet lui-même.

2) Assumer la tension entre implication et explication

La tension entre implication et explication, ce qui est de l'ordre du replié et du déplié, de la connaissance tissée, enveloppée, enlacée, entrant en tension avec le développement, le déploiement, la clarification...

3) Trouver sa place dans le champ scientifique

Les tensions entre l'être singulier du chercheur ou de la chercheuse et du collectif scientifique, de l'équipe de recherche, des courants qui participent des avancées de la recherche en sciences humaines sont cruciaux et ne sont pas toujours faciles à négocier.

Résumés des communications

Anne-Claudine Oller

Analyse des effets d'une observation participante

Cette communication se propose d'analyser les effets (sur les chercheuses et les enquêtés) d'une recherche par observation participante au sein d'une école primaire de province, sur les pratiques d'apprentissage de la lecture. La première partie de l'intervention mettra en évidence les effets obtenus pendant le temps de l'enquête, du recours à une telle méthodologie, tant pour les élèves et leurs enseignantes, que pour les chercheuses elles-mêmes. La seconde partie de l'intervention sera consacrée à l'analyse de ce que l'on peut appeler les « effets a posteriori de l'enquête », en s'appuyant sur la réception, par les enquêtés et l'institution scolaire, de l'ouvrage consacré à cette recherche (co-écrit avec Sandrine Garcia, *Réapprendre à lire. De la querelle des méthodes à l'action pédagogique*, Paris, Le Seuil, 2015).

Mots clés : observation participante, posture du chercheur, « effets » de la recherche, apprentissage de la lecture :

Extrait du débat

R : Sur la manière dont on a fait cette enquête, c'est vraiment une enquête qui a été l'objet de plein de « bricolages » (non péjoratif) et d'ajustements. Parfois on arrive à bien se rapprocher de son protocole, de sa méthodologie. Là, dès le départ, on est parti sur autre chose, en fonction de ce que nous offrait le terrain. Sandrine, au début, avait accepté de faire, toute seule, ces ateliers de remédiation. Elle savait

qu'elle allait pouvoir découvrir plein de choses avec les élèves, les enseignants. J'ai eu l'occasion de la rejoindre en cours d'année et tout de suite j'ai trouvé cette idée très intéressante et riche, pour nous aussi. Quand on fait une recherche au plus près de jeunes, c'est très humain, très touchant. On prenait les élèves 45min pour du travail, et finalement les élèves dans la cour de récréation nous " sautaient dessus" : « Tu me prends, tu me prends en premier ?!! ». Attention, les chercheuses ne sont pas là que pour faire du soutien scolaire, mais aussi pour produire quelque chose en tant que sociologues. Il y a eu beaucoup d'échanges entre nous tout au long de l'étude pour réorienter ou affiner le protocole. Déjà, accepter la proposition du directeur de l'école d'intervenir auprès des élèves, et de ce fait, recourir à des outils qui permettent d'objectiver les progrès des élèves, tout en ne pas se laissant pas prendre dans leurs émotions, dans leurs ressentis, dans l'affect avec les enfants, ce qui n'a pas toujours été facile. Le chercheur est humain. Mais notre travail, c'est avant tout mettre à distance nos ressentis, nos préjugés, qu'ils soient négatifs ou positifs.

Marie-Pierre Mackiewicz

Initier à la recherche : quelle posture enseigner aux étudiants et stagiaires ?

A partir d'une réflexion sur la posture de « praticien-chercheur », je développerai une analyse des défis à relever, pour l'enseignant-chercheur, dans l'initiation à la recherche prônée dans nombre de masters en Sciences sociales. Je prendrai pour exemple le suivi de mémoire de stagiaires du master Métier de l'enseignement. Ce sont des enseignants en poste, dont le diplôme est en partie validé par « validation des acquis » mais auxquels il est demandé d'écrire un mémoire de recherche. Ils bénéficient, à ce titre, d'enseignements et d'une direction de mémoire. C'est à partir de plusieurs années d'expérience d'enseignements de ce type et de directions de mémoire que je fais une proposition de communication. S'il ne s'agit pas d'une recherche à proprement parler, je mobiliserai cependant des travaux antérieurs sur les mémoires de recherche (Mackiewicz, 2004) pour analyser cette expérience plus récente.

Dans un premier temps, je rappellerai comment pourrait se définir un praticien chercheur (Mackiewicz, 2001) et je montrerai en quoi les stagiaires en master Métier de l'enseignement (ESPE / UPEC) pourraient être considérés comme des praticiens chercheurs. Dans un second temps, m'appuyant sur une analyse de Ruth Kohn (2001, 2013), j'explorerai les défis à relever pour les « praticiens-devenant-chercheurs » que sont ces stagiaires, confrontés à des « enchevêtrements » pour lesquels l'auteure indique trois types de stratégies pour les résoudre. Dans un troisième temps, j'interrogerai la posture de l'enseignant chercheur qui, dans une fonction de formateur, dirige des mémoires de praticiens chercheurs. Comment prendre en compte la spécificité de cette position, comment admettre et travailler ces enchevêtrements avec les stagiaires, comment en faire un des objets de travail pour des auteurs qui découvrent le processus de recherche et ses enjeux ?

En conclusion et pour ouvrir à la discussion, je reprendrai les pistes ouvertes par l'appel à communiquer en particulier sur la question de l'engagement des uns (stagiaires) et des autres (enseignants chercheurs), et celle de la reconnaissance des singularités, comme un apport fondamental en sciences sociales.

Mots clés : Formation – Praticien – Chercheur – Engagement – Subjectivité.

Extrait du débat

Q : quelles sont les spécificités du praticien chercheur ? Peut-on d'ailleurs être praticien et chercheur ?

R : Le praticien-chercheur questionne l'accès au monde de la recherche : à qui est-il ouvert, est-il adéquat de s'y dire chercheur si on est en même temps professionnel du terrain ? Il interroge la construction sociale, souvent hiérarchisée, qui sous-tend ce "monde", ainsi que l'ordre des savoirs et leurs finalités. Il rappelle la présence des émotions (pleurs, peurs, joies...) et de poids des contingences, souvent passées sous silence dans les échanges académiques.

Quel est l'intérêt de cette posture pour la recherche elle-même ? Elle offre un accès au champ professionnel que personne d'autre ne peut avoir. Et un décalage par rapport aux modes de faire et de pensée de chercheurs plus académiques, qui pourraient permettre d'ouvrir à de nouvelles questions de recherche, de mieux articuler celles-ci à certaines question sociales, de tenter de nouvelles modalités dans les recueils de données. J'en ai l'exemple actuellement avec une directrice d'école travaillant sur la

protection de l'enfance en milieu scolaire, sur le point de vue des enseignants, sujet encore peu documenté.

Q : Où se joue le seuil entre la recherche et la pratique ? Est-ce que ces moments sont dissociés ?

R : Quelle limite ? C'est difficile d'être immergé et de faire en même temps le travail de découpe, de loupe sur quelques aspects, que le chercheur fait : « je vais choisir un objet dans cette réalité multiforme ». Difficile aussi de se contraindre aux références d'un cadre théorique. Rares d'ailleurs sont les praticiens-chercheurs qui sont tout à fait praticiens et qui font une thèse entière sur leur travail (ex. A. Perrault-Solivères, *Savoir de nuit*, PUF, 2001). En général, ce sont plutôt des praticiens qui s'engagent dans un mémoire de recherche. D'où cette relecture des textes de Ruth Kohn, qui prend surtout exemple de ces professionnels qui reprennent des études pour parler de cette posture. La formation à la recherche en fait, entre autres, des personnes facilitatrices de l'accès au terrain, à l'interface des deux mondes.

Q : Comment négocier sur un terrain quand ces praticiens sont demandeurs de résultats pratiques, immédiats, ré-investissables dans la pratique ?

R : Je l'ai vu sur mes différents terrains de recherche. L'accès ne se fait pas aisément : il y a des obstacles institutionnels, des négociations et des co-constructions permanentes. On ne peut pas tout faire, les négociations font partie des compétences du chercheur, pour garder le fil directeur tout en faisant évoluer les projets au fil de l'eau. Cela se travaille et on l'apprend un peu sur le tas, voire sur le tard, et non sans déboires !

Thomas Sauvadet

Une sociologie indigène en région parisienne au 21ème siècle ?

La socio-ethnographie de la délinquance juvénile en milieu populaire, généralement focalisée sur "le monde des bandes" (Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire: études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires, 1975-2005*, Paris, Belin, 2006), a été renouvelée dans les années 2000 par une série d'ouvrages écrits par des sociologues de la région parisienne (Nasser Tafferant, Eric Marlière, Marwan Mohammed, Karima Guenfoud, Thomas Sauvadet...) que Gérard Mauger qualifiait d'indigènes. Cette qualification est-elle appropriée? Doit-on aujourd'hui être un "sociologue indigène" pour réaliser une socio-ethnographie du "monde des bandes"? La proximité avec les enquêtés serait-elle forcément moins objective que la distance, ou plus favorable à la (dé)stigmatisation du "monde des bandes"? La question de la proximité et de la distance sociologiques ne se poserait-elle pas davantage pour certains milieux sociaux que pour d'autres, ne se poserait-elle pas davantage pour les milieux populaires, en particulier lorsqu'ils sont réputés pour leurs activités délinquantes ?

Extrait du débat

Q : Je trouve que c'est une belle démonstration de ce qu'est la recherche. En déplaçant ta recherche dans l'espace public, je trouve que cela permet des mises en perspectives par rapport à d'autres terrains, avec des professionnels à l'école par exemple. Pour moi c'est un des intérêts de la recherche, faire des comparaisons pour repérer des systèmes différents que l'on peut prendre en compte.

Q : Moi je suis psychologue expérimentale donc je fais des expérimentations. Il y a des choses qui m'ont parlé. Par exemple, ne pas dire ce qu'on fait, ne pas dire ce sur quoi on travaille. En laboratoire, il y a tout un intérêt à avoir des expérimentateurs aveugles qui ne savent pas quelles sont les hypothèses, les attentes... etc.

R : Et cela peut être violent : des collègues ne comprenaient pas l'importance de taire les choses « mais ce n'est pas déontologique, cela ne se fait pas ».

Q : comment, comme chercheur, peut-on prendre de la distance par rapport à son objet, sachant qu'en tant que chercheur on peut avoir, soi-même, des représentations du terrain ?

R : L'objectivité est largement fétichisée. Si l'objectivité est de ne pas avoir de représentations, on va avoir trop d'informations et il ne va pas être possible de sélectionner les données pertinentes. Pour pouvoir construire, il faut sélectionner. En sciences humaines, cette sélection s'opère à partir de ce que l'on sait.

Sur la question de l'informateur et des enquêtés (ce qui n'est pas tout à fait pareil) : pour pouvoir travailler avec l'informateur, il faut montrer de l'empathie, des affects, pour ne pas mettre mal à l'aise. Et

donc jusqu'où le chercheur peut-il tolérer des choses qu'il voit ou entend, qui sont contraires à sa morale ?

R : Sinon, trois points rapides. Cette question de posture fait, bien sûr, appel au paradigme, aux méthodes. Mais aussi une façon d'être et de faire dans le milieu. Cette adaptation n'est pas un manque de rigueur, mais une source d'efficacité, un gain de pertinence. Pourtant, c'est parfois difficile à faire passer dans un article scientifique. Revenir sur sa pratique de chercheur, sur les moments cruciaux est à envisager. Dernier point, la subjectivité inhérente à l'activité du chercheur. Elle imprègne l'activité du chercheur, ce qui de mon point de vue n'est pas un obstacle à la science. Par contre, cela demande un travail sur soi, une mise à distance raisonnée de ce que l'on pense.

Stéphane Couckuyt, Jean François Robin et Philippe Sarremejane

Questionner la posture d'un "praticien chercheur" dans le cadre d'une capitalisation des savoirs de praticiens

À l'occasion du travail de thèse en sciences de l'Éducation/STAPS, notre posture de chercheur est questionnée. En effet, notre recherche porte sur la capitalisation des savoirs liés à l'expérience où nos participants sont des entraîneurs de haut niveau experts officiant sur les Pôles de l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance (INSEP). Nous cherchons à capitaliser leur expérience, or comme le souligne Vinatier & Rinaudo (2015, p. 9), l'étude des « *pratiques professionnelles effectives suppose de questionner l'épineuse question des rapports entre chercheurs et professionnels* ».

Nous sommes par ailleurs entraîneur, en partie formé dans les locaux de l'INSEP, ce qui fait de nous en première analyse un Doctorant-Praticien-Chercheur (De Saint Martin, Pilotti, & Valentim, 2014). Nous menons des entretiens semi-dirigés proche de la méthode de la clinique de l'activité (Clot, 2008) et rencontrons les entraîneurs à plusieurs reprises. Clot (1999) indique bien que lors d'une auto-confrontation croisée, la présence du pair-expert est complémentaire à celle du chercheur, davantage « naïf ». Cette précision à l'échelle d'une méthode d'entretien peut poser des questions à l'échelle d'un programme de recherche.

Où se situer entre l'expertise et la naïveté en tant que chercheur dans le cadre de cette démarche de capitalisation ? Y a-t-il proximité culturelle et professionnelle avec ces entraîneurs ? Dans quelle mesure cette « proximité » relative influence-t-elle la recherche, à la fois dans l'accès au terrain, dans le relationnel et dans le recueil et traitement des données ? Faut-il être spécialiste de l'entraînement pour mener une recherche avec des entraîneurs ? Quelle posture adopter pour « faire la part avec justesse » entre le rôle du chercheur et celui de l'entraîneur (curieux des pratiques des autres à des fins de réutilisation à son propre compte) ? Quelle relation, quel cadre poser avec chaque participant ?

Nous répondons à ces questions en clarifiant notre rapport à l'objet, en étudiant divergences et congruences entre notre activité d'entraîneur et l'activité des entraîneurs participants, en explicitant la posture et le cadre adoptés pour garantir une démarche scientifique. Enfin pour garantir à la fois la scientificité du travail et l'adaptation (par exemple aux contraintes d'emploi du temps d'un entraîneur, ou à la trop grande connivence d'un autre), nous présentons des outils de contrôle de notre activité de recherche.

Extrait du débat

Q : Comment tu en es venu à élaborer ce cadre négocié en amont ? À te dire que c'est important de se mettre d'accord sur le contenu de l'entretien puisqu'ensuite les personnes avec lesquelles tu as eu cet entretien vont te faire un retour sur ta propre production ? Tu as donné l'exemple de ton premier article, est-ce qu'il y a des malentendus parfois ?

R : Pourquoi j'en suis venu à faire cette thèse ? Le but de la capitalisation c'est de redonner aux autres, donc tout de suite j'ai pensé à la diffusion des savoirs. Mais je dis toujours aux entraîneurs qu'on peut renégocier le contrat au fur et à mesure, parce que les termes du contrat peuvent évoluer en cours de route. Il faut rester dans de bonnes relations par rapport au terrain, mais aussi, je dois pouvoir rester dans des conditions favorables pour finir ma thèse. En fait, il y a une certaine facilité, puisque je ne m'intéresse qu'à ce qui fait l'expertise de l'entraîneur. Il y a parfois des malentendus qui viennent plutôt de la communication et de la compréhension liée au langage.

Q : tu as bien parlé de cette problématique identitaire qui provient de la méthodologie, mais tu n'as pas parlé de la question du sens de l'écrit, d'autant que vous n'échangez sur l'écrit que par messagerie interposée ? Quelle co-compréhension ?

R : C'est la thèse de Philippe Astier en 2001 qui parle de la communication de l'expérience, aux questions langagières, et le discours est adressé à des destinataires qu'il faut identifier au préalable. Le discours est aussi adressé au chercheur qui est ici, un entraîneur. En dehors des entretiens j'arrive à croiser certains entraîneurs mais la co-construction elle se fait aussi parce que je fais l'effort de m'acculturer à la discipline et même quand c'est possible à l'entraîneur avec lequel je vais avoir un entretien pour mieux connaître le genre professionnel et le style de cet entraîneur en particulier. Il y a donc différentes strates dans cette recherche qui se chevauchent et pour l'instant j'en suis encore à l'accumulation de données empiriques.

Cédric Frégné

Chargé de mission et chercheur : le jeu des postures

En complément à mes autres activités, j'ai occupé pendant quatre ans (2012-2016) un rôle de « chargé de mission handicap » au sein de l'UPEC. J'ai donc officiellement conduit la « politique du handicap » de l'établissement au nom de son président. Durant ces quatre années, j'ai scrupuleusement tenu un journal de terrain faisant état de mes activités, seul ou au contact avec mes interlocuteurs internes ou externes à l'établissement. Dans cette communication, j'aimerais faire état de ma double posture d'acteur résolument engagé (dans la conduite d'une politique) et de chercheur résolument en distance (par rapport à la conduite de ladite politique).

Plutôt que de gloser *in abstracto* sur les enjeux épistémologiques et éthiques d'un tel positionnement, je propose de rendre compte, à partir de quelques situations permettant de donner à voir les modifications de posture, la manière dont je m'y suis concrètement pris pour satisfaire au double objectif qui était le mien : contribuer au développement d'une action publique localisée ; forger des données afin de produire des éléments de connaissance.

Il ne s'agit pas ici de procéder à un « retour d'expérience » plus ou moins subjectif, plus ou moins narcissique. Le principe méthodologique qui guide ma démarche peut être énoncé de la manière suivante : puisque la relation d'enquête (qu'elle soit affichée ou masquée) est *d'abord* une relation sociale, le lecteur (ou l'auditeur) est fondé à demander que l'auteur précise *d'où* il parle et, en particulier, quelle posture il adopte. Il ne s'agit pas ici de se prêter à un exercice d'autoanalyse pour laquelle le chercheur manque ordinairement de compétence. Il ne s'agit pas plus de livrer son « équation personnelle ».

La restitution des conditions d'enquête et la discussion de la posture endossée visent ici, purement et simplement, un objectif de connaissance. *A contrario*, nombre d'auteurs développent une orientation *justificatrice*, s'escrimant à légitimer la manière dont ils ont procédé. De manière parfois caricaturale, la défense du protocole de recherche se transforme en plaidoyers *pro domo* en faveur de telle méthode ou tel ensemble de méthodes. Et les circonstances de l'accès ou de la réalisation du terrain sont souvent évoquées pour expliquer les *biais* méthodologiques de la recherche, les *freins* au recueil des données, les *obstacles* à une objectivation optimale. Ce discours de justification vise fréquemment à minimiser les *erreurs* commises sur le terrain ou à les rapporter aux *impossibilités* à enquêter conformément au projet de recherche initialement établi. Ces *entraves* seraient autant de *scories* que le chercheur n'aurait de cesse de combattre pour limiter leur pouvoir de nuisance.

Au contraire, il m'apparaît que cet ensemble d'empêchements (réels ou vécus comme tels par le chercheur) ne constitue pas un à-côté ou une distorsion de l'enquête. Sans aller jusqu'à considérer qu'ils en sont le cœur, on ne peut les traiter comme quantité négligeable. Ils sont pleinement partie intégrante de l'enquête et gagnent, à ce titre, à être interrogés. Mieux, ils sont un résultat du travail de recherche. En bref, il ne s'agit pas de fournir quelques clés de lecture de la recherche par la mise en exergue d'éléments de « contexte ». Il n'est pas question de rejeter ces éléments *impurs* de la recherche qu'on se sent désormais tenu de faire figurer, mais jamais au cœur même du travail. Il s'agit, bien au contraire, d'en faire état, de les étudier, d'en discuter. C'est ce que je me propose de faire en partant de cette enquête durant laquelle j'étais *aussi* chargé de mission.

Mots-clés : relation d'enquête / participation observante / ethnographie

Extrait du débat

Q : Peux-tu nous dire où tu aimerais retrouver cette explication de la vie de la recherche dans la thèse d'un de tes étudiants ?

R. : Je suis très attaché à un principe simple : la recherche est un tout. Il peut y avoir des ratés de la part de l'enquêteur.trice et des impossibilités (d'accès notamment) venant du terrain. Plutôt que de taire les impairs commis par le.la chercheu.er et de se lamenter sur les entraves éprouvées à la réalisation de l'enquête, je pense opportun de s'en saisir et de les inclure dans le cadre de l'analyse. On peut ainsi faire un usage cognitif de cet ensemble d'éléments habituellement remisés au rayon des impuretés de la recherche. Plutôt que de les faire disparaître des comptes rendus finaux ou de les faire figurer "en creux" (ce que l'on n'a pas pu faire, ce que l'on a mal fait...), on peut les mobiliser à des fins réflexives "en plein" (ce que l'on a effectivement fait, même si ce n'est pas ce que l'on souhaitait initialement). J'invite donc les doctorant.e.s qui ont fait le choix de s'inscrire en thèse sous ma direction à ne pas mettre sous l'éteignoir ces moments de la recherche, à ne pas les masquer et à ne pas les faire disparaître quand arrive l'heure d'écrire leur thèse. Ils sont partie intégrante de l'enquête telle qu'elle a été effectivement conduite. Il importe de les restituer, en ayant le souci de proposer une analyse qui contribue à mieux encore éclairer l'objet étudié en thèse.

Éric Debarbieux

La recherche peut-elle servir à l'action ? Ou « le chercheur, le terrain, le politique : un parcours »

Ayant occupé une place particulière dans le paysage de la recherche mais aussi de l'action sur les questions de « violence en milieu scolaire » je ferai dans cette communication un retour narratif et réflexif sur un parcours qui m'a mené de la salle de classe aux enquêtes de terrain, et comment se sont effectués des choix épistémologiques, conceptuels et méthodologiques (l'enquête de climat scolaire et de victimation). Puis la réflexion portera sur la manière dont le politique, les médias et l'institution scolaire se sont ou non emparés de ces résultats (ou d'une réputation), en France mais aussi au Brésil. Enfin j'exposerai comment et pourquoi d'une place de délégué ministériel en charge de la prévention et de la lutte contre les violences en milieu scolaire j'ai souhaité faire un retour pour une action différente, où la recherche se met au service du terrain.

Extrait du débat

Q : Dans cette narration, je retrouve des similitudes avec une certaine image du polar, avec une certaine prise de risque qui fait partie de la vie du chercheur et de la chercheuse... C'est une aventure, la recherche ?

Q : Il y a quelque chose aussi qui traverse un peu dans vos dernières communications, qu'est ce qui est acceptable ? Pour qu'un sujet devienne acceptable, puis entendable, il faut beaucoup de temps, ensuite ce qui est diffusable, car des relecteurs disent « non ça on ne peut pas le dire », même si c'est démontré.

Sinon, il y a un manque de transparence et une bureaucratisation de la recherche, avec des experts qui ne sont pas des chercheurs experts mais qui évaluent des laboratoires. Là, il y a une énorme censure par les experts.

R : En fait pour moi une bonne thèse c'est une thèse qui "raconte une histoire" - une autre manière de dire qui a un "fil rouge. Ecrire sa thèse est aussi important que l'obsession méthodologique....

Par exemple, le livre de Stephen King « Ecrire » dit des choses intéressantes pour un thésard. Après sur les mots que l'on emploie... Les Indicateurs sont toujours imparfaits, ils ne donnent qu'une vision du monde, pas LA vision du monde.